

Fig. 10. — Entry vaulting and office corridor.

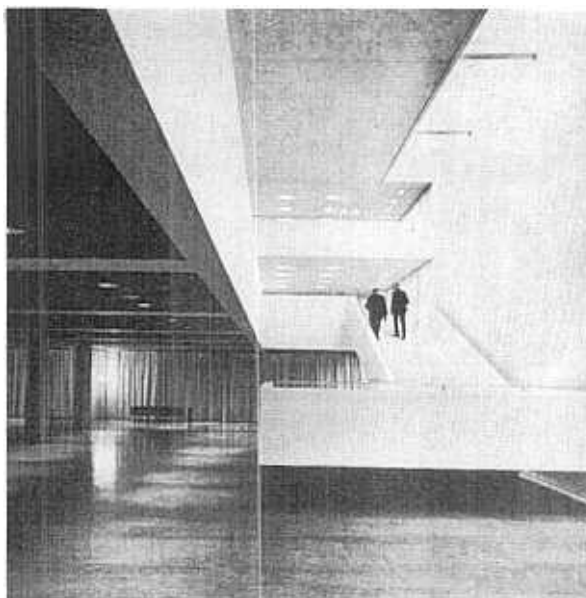


Fig. 12. — Stairs from lower foyer to great hall level; at top, council foyer.

The admission of air and daylight is no longer feasible at the back of the old three-storey block, and all the offices now face the street or else occupy the whole lepth of the block, the space between them and theoyer being entirely taken up with corridors, staircases and lavatories.

The ground floor of the City Hall now contains part of the municipal economic and planning department, the information bureau, the office of the registrar, the porters' depot, the sorting office and the telephone exchange, as well as the main kitchen. A part of the entrance hall has been made into a temporary restaurant for city officials. There is also a separate exhibition section.

The offices of the Mayor and the Deputy Mayors and the major part of the municipal offices are on the first and second floors, as are the rooms to which the

public is admitted. The City Council holds its meetings on the second floor.

Automobile traffic is now confined to Sofiankatu, from which ramps lead down into the basement. There is an underground car-park below the courtyards and there are pedestrian link-ups with all the staircases.

The above work is part of a much larger rehabilitation scheme begun in 1956 which includes the city blocks on either side as well as the Ushakoff Building (finished in 1962), on the west side of Union Street, and has been going on since 1968. Work on the City Hall block is being carried out in two stages, the first involving the City Hall itself, which was completed in 1971, and the second the northern half of the site, on which the structural walls behind the street facades are being retained, the floors alone being replaced.

A. RUUSUVUORI

FRANCE

LES CONDITIONS DE L'ACCORD DU PRESENT AVEC LA NATURE ET LE PASSE

Pour naître ou grandir les plantes nous paraît tout naturel: nous laissons aux savants le soin de l'expliquer. De même depuis toujours, sans y penser, l'homme se créait un ordre approprié à sa vie. Mais un jour, encore jeune, il dut reconnaître que tout n'allait plus de soi;

FRANCE

il ne trouvait plus autour de lui la sollicitude d'autrefois; il était souvent gêné, heurté et même agressé par le voisinage.

Il fallait y voir.

On crut d'abord le problème simple: c'était un peu d'ordre à mettre. Mais cela ne devait pas suffire et aujourd'hui nous découvrons qu'un mécanisme complexe est en cause et qu'il est déréglé pour un motif que nous comprenons mal. Nous n'avons plus sa maîtrise dans une expansion débordante.

Nous voudrions nous expliquer pourquoi ce qui allait comme de marcher ou de respirer doit être maintenant pensé, organisé, concerté. Nous voudrions savoir pourquoi nous sommes ainsi pris au dépourvu, pourquoi nous dégradons cette nature que nous aimons, que nous chérissons, pourquoi les valeurs du passé sont-elles sans cesse agressées par le présent?

Ces problèmes faisant partie de mes soucis journaliers, qu'il me soit permis de verser aux débats quelques réflexions. Elles seront d'abord philosophiques, mais rassurez-vous, elles passeront au concret.

L'homme n'est pas concevable sans la nature. Elle fut son berceau. Elle lui offrit l'espace, la nourriture et l'abri. Elle fut sa providence matérielle.

Mais elle devait être plus généreuse encore.

Car la nature, lorsqu'elle est intacte, est géniale. Sa contemplation éveille en nous des sentiments supérieurs. Dès les temps les plus reculés, l'homme l'associait à ses préoccupations extra-terrestres.

Elle va plus loin, beaucoup plus loin, que l'utile qu'elle transcende pour l'exclusive satisfaction de notre esprit. Dialoguant avec nous, elle confère une personnalité à la plante, au rocher, à la forêt, au lac, au désert, à la montagne. Elle aura été notre maître à penser au plus profond de notre subconscient; dès que leur survie ne sera plus en jeu, nos ancêtres créeront leurs instruments, construiront et bientôt, comme elle, ils dépasseront l'utile. Par la forme, ils chercheront à conférer l'esprit à leurs œuvres pour leur donner une existence et se retrouver en elles.

Ils ne copieront pas la nature: ils équarriront la pierre comme le bois, mais l'esprit s'attachera à la forme qui sortira de leurs mains selon les mêmes rapports, les mêmes contrastes d'essence naturelle.

La forme est indissolublement liée à la pensée dont elle est issue, qu'elle exprime, dont elle est le support.

Philosophes et historiens d'art en sont d'accord; un archéologue, un antiquaire ne s'y trompent pas; un faussaire ne peut exercer sa coupable industrie sans un talent supérieur. Par contre la forme peut trahir l'esprit: c'est l'avortement ou l'occasion perdue.

Mais elle peut aller plus loin que l'esprit et, l'un enflammant l'autre, c'est le chef-d'œuvre.

Toutefois l'avarice et la bêtise, la suffisance et l'insuffisance ont leur forme: vide, pénible, irritante.

Le contraste des formes trahit celui des esprits, d'où un effet qui peut être pénible, mais séduisant aussi. C'est probablement l'aspect le plus surprenant des choses que notre satisfaction ne soit pas faite d'éternels accords dont, très vite, elle se lasse et qu'elle réclame aussi des oppositions, mais d'une nature et dans un ordre qui ne sont pas quelconques.

Les romanciers, les dramaturges, les musiciens ou les peintres le savent bien: mais leurs œuvres peuvent n'être point lues, ni jouées, ou bien être rangées dans les greniers.

De même il peut nous arriver, par malchance, d'avoir réuni des hôtes qui ne s'entendent pas, dont les propos tournent à l'aigre; une gêne passagère, mais aussi des conséquences irréparables, peuvent s'en suivre. Notre manque de perspicacité aura pu être grave.

N'en est-il pas de même lorsque, pour des siècles, vont voisiner dans nos villes et nos campagnes, des œuvres inconciliables entre elles ou bien avec la nature, mais désormais immuables, tels ces personnages de Sartre qui doivent se haïr pour l'éternité, enfermés dans la même chambre?

Dans notre langue, urbaniste et urbanité sont de consonance, mais aussi de sens, curieusement proche.

Mais revenons au déluge.

Nos lointains parents ne connurent d'abord que la nature, puis ils bâtirent des villages et des villes, mais très longtemps, ceux qui les habitaient étaient l'exception et restèrent toujours une faible minorité.

L'homme faisait corps avec le sol, tirait tout le parti possible de ses conformations et de sa nature. Ce qu'il bâtissait était uni au terrain par nécessité et par économie. Il y avait une véritable communion entre les constructions et la nature.

Une sorte de dépravation nous fait aujourd'hui découvrir avec surprise qu'il en est toujours ainsi chez les peuples restés primitifs; mais aussi les compositions les plus ordonnées, les plus raffinées du XVIII^e siècle possèdent au plus haut point ce caractère.

Jusqu'à nos temps contemporains, l'homme physique fut le dénominateur commun de toutes ses œuvres: sa taille, son pas, la hauteur de sa hanche, celle de son œil, la longueur de son bras, la force de ses muscles furent ses unités de mesure: seuls aujourd'hui les architectes dignes de ce nom ne l'ont pas oublié.

A ses actes l'homme conférait inconsciemment une stricte hiérarchie qui n'avait guère varié jusqu'au XIX^e siècle, allant du matériel au spirituel en passant par l'autorité, maîtresse des moyens.

Enfin, dans son subconscient même, il était constamment à la recherche d'un idéal de perfection, d'une transcendance qui quelquefois se détruisait elle-même, mais jamais ne se relâchait.

Par contre, sans doute parce qu'il créait dans une remarquable continuité de pensée, il ne se souciait nullement de détruire pour reconstruire, pensant toujours faire mieux que ceux qui l'avaient précédé. Notre curiosité en souffre et cependant nous ne nous scandalisons pas, à moins que la bêtise, l'ignorance et la vénalité ne soient la cause de ces pertes.

Une rupture va se produire il y a quelque cent ans et même avant.

L'homme efficace quitte la campagne pour la ville: s'il y revient pour ses loisirs, il veut y retrouver les mêmes avantages. Mais dans son univers de murailles et sur son sol de bitume, il aura oublié horizon et saisons.

La ville va ronger la campagne. Ce sera le fait d'hommes qui ne l'ont jamais connue. Les uns n'ont cure de la respecter, les autres la découvrent et l'admirent, mais la dégradent égoïstement.

Un nouvel univers se crée dans un ordre de valeurs bouleversées. La matérialité, l'efficacité dominant. La qualité, l'autorité, la spiritualité sont prises de pudeur. L'homme physiquement prolongé par l'automobile, l'ascenseur, les techniques de construction, oublie son échelle. La croissance, d'ordonnée, devient cellulaire. Les dominantes, autrefois qualitatives, ne sont plus que quantitatives.

Alors la querelle des anciens et des modernes ne portera plus seulement sur les formes d'une même pensée qui se perdait dans la nuit des temps, mais sur le conflit de deux esprits.

Celui du présent et du futur, riche d'espoir, voguant sous le vent déchaîné de l'expansion. Celui du passé, lourd d'humanisme et d'idéal, n'ayant plus pour support que la fragilité de la nature et des monuments qu'il inspira; dans le réalisme présent, il prend figure de surréalisme, certainement de plus en plus précieux et captivant, mais apparaissant comme un luxe passant après la satisfaction de nos appétits matériels.

Tels sont les deux interlocuteurs qu'il faut non point concilier, ce serait une utopie, mais amener à converser avec courtoisie et à s'entendre. Il faut — selon l'excellente formule — sans relâche rendre un avenir au passé et diriger la création pour qu'elle ne le brise pas. C'est un penser nouveau qui fait appel à une vision peut-être moins naturelle des choses. Une sincère conviction du prix de nos biens culturels est fondamentale. Elle est le propre d'une élite peut-être intellectuelle, mais à coup sûr sensible et qui ne se recrute pas seulement dans les écoles. Elle existe et elle croît, c'est notre espoir.

C'est d'une sensibilisation générale que nous devons d'abord attendre que s'établisse l'ambiance favorable. Elle n'est encore qu'artificielle et ne sera vraiment efficace que devenue subconsciente.

C'est ou ce devrait être la vocation de l'urbanisme de la créer. En quels lieux s'y emploie-t-il? nous voudrions le savoir. Il traite du fonctionnel et de l'économique très

finement et sur le plan horizontal de ses zonages. Mais les volumes construits lui sont plus indifférents. Il est fondamentalement objectif, rarement subjectif.

Il laisse un vide devant lequel les réalisateurs de bonne foi et leurs architectes sont désarmés.

Bien peu d'indications leur sont données sur le thème dont ils devront jouer une partie, sur le caractère à rechercher, les rythmes auxquels il faut s'accorder, les dominantes et les calmes possibles, les pauses et les accents, les références d'échelles.

Leur attention n'est pas appelée sur les mêmes caractéristiques du voisinage à conserver; on ne leur dit pas comment ils devront s'y accorder par des harmonies ou des oppositions. Bref, c'est le penser nouveau à traduire, l'esprit à insuffler.

Considérons trois aspects de l'urbanisme:

- la réunion des données,
- la fixation de l'échelle des valeurs, les arbitrages et le choix final,
- l'expression des directives devant cristalliser ce choix.

Pour ce qui est de la réunion des données, nous nous en tiendrons à notre partie et à quelques remarques d'ordre pratique.

Modifier un site, c'est en créer un nouveau, les deux ayant en commun une partie fixe qui inclut, mais pas exclusivement, les biens culturels pour nous précieux. En bons avocats, les connaissons-nous bien en profondeur et en bons administrateurs, sommes-nous capables de négocier leur rentabilisation dans le respect de leur valeur et dans le souci de leur existence.

Il y aurait peut-être bien à dire sur nos méthodes d'analyse: excellentes en topographie horizontale, sont-elles suffisantes sur les plans verticaux, essentiels pour l'œil? prenons-nous soin de compartimenter préventivement le site selon les traitements qu'il réclame? avons-nous bien pris conscience des effets des réglementations urbaines, certaines d'entre elles, avec les meilleures intentions, découragent toute recherche, engendrent la tristesse et l'uniformité. Le charme et le pittoresque succombent sans défense devant leur arithmétique impassible.

Car, au-delà de la géométrie, nous ne saurions négliger la finesse: elle est plus essentielle encore.

Il n'y a site sans esprit et il importe de le saisir, car il faut avoir œuvré pour s'y intégrer, pour savoir qu'on rencontre sa personnalité au premier détour.

Comment la définir? elle résulte d'harmonies, d'oppositions, de proportions rythmiques ou arythmiques, de rapports de tons et, si quelque monument s'y trouve inclus, de bien d'autres facteurs subtils. Il y entre une grande part de ce surréalisme hérité du réalisme primitif qu'il faudra greffer sur une réalité présente.

Notions abstraites et impossibles à chiffrer, mais d'une indiscutable existence. Il faut être compris: un langage est à trouver.

La juste connaissance ainsi acquise du bien préservé, de ses forces et de ses faiblesses, nous assurera une position solide pour sa défense et aussi sa mise en valeur dans l'attente de toute éventualité.

Mais encore, la seule publication de l'essentiel de nos travaux créera à son bénéfice une auto-protection favorisant son respect, décourageant les entreprises indésirables.

Mais c'est tôt ou tard l'inévitable mutation: des besoins nouveaux se font jour et deviennent impératifs. Ce peut être aussi la seule exaltation du site.

Quel que soit le motif, des problèmes vont se poser dans les domaines les plus divers: habitat, circulation, commerce, transports et d'autres avec, bien entendu, le nôtre.

La solution globale sera la somme des solutions apportées à chacun, à la condition, inéluctable, qu'elles soient compatibles entre elles. Elles ne pourraient l'être que par un hasard exceptionnel si chaque partie n'apportait qu'une solution. Il faut donc que chacun, en toute honnêteté, dans l'intérêt commun, recherche un éventail de possibilités allant du simplement admissible à l'éminemment souhaitable qu'il devra défendre avec insistance et habileté.

Pris au dépourvu, sans un dossier suffisant, nous ne serions que de piètres défenseurs de la cause.

Il y aurait encore trop à dire sur cette phase des données et nous nous en tiendrons à ces remarques dictées par la pratique journalière de ces questions.

Abordons maintenant le deuxième aspect de l'urbanisme: celui de l'échelle des valeurs, des arbitrages et du choix final.

Les données versées au dossier ne sauraient être prises en considération sans être affectées de leur valeur relative sur les plans moraux et spirituels: il faudra alors s'interroger, arbitrer, puis choisir pour décider.

Qui va fixer aujourd'hui cette hiérarchie nouvelle? L'acte est sans doute le plus important de toute la démarche, car il va marquer la pensée directrice de laquelle naîtra la réalité. Que la question se pose, qu'un besoin soit maintenant éprouvé à cet égard, nous poussent à nous demander s'il n'y a pas novation alors que cet acte était autrefois implicite.

C'était en effet le rôle du « prince », petit ou grand, non par ses édits, mais par son seul comportement. Parce qu'il donnait le ton et aussi parce que sa raison d'être

était liée à une échelle de valeurs, fondement de la société dont il était le rouage essentiel. Il s'en suivait une règle du jeu dont personne ne pouvait s'écarter sous peine d'irrévérence.

Mais qui sont maintenant les princes d'antan? Le pouvoir politique, technocratique ou administratif? L'opinion ou la presse? Quelque puissance insaisissable? ou bien quelquefois, une autorité inconsciente et irresponsable, comme un peu partout dans le monde, certains désordres pourraient donner à le croire?

Nous croyons aux hommes, mais plus encore aux idées dont ils peuvent être, chacun à son échelon, les propagateurs et les serviteurs, modestes ou prestigieux.

Qu'ils soient aux gouvernements, aux assemblées, en les conseils, qu'ils enseignent, qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, c'est de la valeur des biens culturels qu'ils doivent être pénétrés. Ils doivent les mettre à leur juste place, parmi les autres biens, sans passion, mais sans faiblesse. Non pas en passésistes, mais conscients du passé. Ce ne sont pas des hommes de l'art, mais des penseurs de l'avenir, des besoins du corps comme ceux de l'esprit.

Ce sont aussi ces meneurs de jeu et ces conciliateurs habiles à créer le climat d'une rencontre sans dévier d'une pensée directrice.

Ces hommes existent: ils sont parmi ceux qui ont le sens du politique et ont une clairvoyance supérieure.

C'est un devoir pour nous de les déceler, de les appuyer et, si le cas s'en présente, de les désigner à l'électorat. C'est aux instances supérieures de les appeler.

Enfin, dernier aspect: il ne suffit pas de penser, il faut s'exprimer dans un langage qui doit insuffler l'esprit aux formes qui se cristalliseront en œuvres bâties.

Mais nous ne pouvons plus compter sur le jeu naturel des préséances pour ordonner les villes, ni sur nos lointains réflexes pour communier avec le site.

On ne fait plus de l'urbanisme sans le savoir, comme au temps de M. Jourdain.

La discipline des ensembles qui traduiront les intentions arrêtées est aujourd'hui un acte réfléchi et concerté. C'est une étape à insérer dans le processus de la création. Elle est essentiellement d'ordre public et ne peut être abandonnée aux intérêts particularistes, administratifs ou privés des constructeurs ponctuels qui sont, dans leur situation, incapables de l'accomplir.

Ce sera la mission d'hommes de l'art, sensibles à nos valeurs patrimoniales comme à celles de la nature.

Ce n'est pas eux qui décideront; mais leur rôle demeurera majeur, car il sera de préparer la pensée à prendre sa forme minérale.

Ils ont existé en France et ont marqué nos reconstructions d'empreintes qui demeureront heureuses; on leur fait encore appel pour nos ensembles considérés comme grands, mais extrêmement sporadiques.

C'est d'une mission territorialement beaucoup plus éten-

due qu'il s'agit, aussi large que les répercussions des pensées directrices, chez nous à l'échelle des départements et des régions.

A eux doit revenir d'assister la création dans les balbutiements de sa première enfance et de la préparer à s'exprimer plus haut que la simple matérialité.

Ils doivent d'abord manier les contenants d'une géométrie qui deviendra porteuse de finesse; ils ne seront pas sans mérite, car ce sera donner le thème et laisser aux autres l'écriture; ce sera insuffler l'inspiration, contraindre au silence. Ils seront le meneur de jeu de la « commedia dell'arte », demeurant au plus l'un des partenaires. C'est inscrire avant les notes, les « piano » et les « forte », les « andante » et les « allegro ».

Je devine les sourires sceptiques et les protestations.

Est-ce la dictature? la fin de la liberté?

Certainement, dans la mesure où l'implique le travail en équipe.

La dictature, c'est la volonté commune d'exprimer le programme concerté.

La liberté, c'est cette urbanité que l'on ressentira à chaque étape de la création.

Nous ne souffrons que trop de la licence que certains s'accordent, d'écarts inadmissibles en bonne compagnie. Nos créateurs de qualité calqueront leur action sur celle de nos penseurs du futur, apportant à l'œuvre commune les ressources d'une imagination dont ils doivent être riches. Ils devront être d'habiles diplomates pour combler ce vide décourageant que ressentent aujourd'hui les réalisateurs et les architectes de bonne foi.

C'est encore à ceux qui tiennent le rôle du prince que reviendra le choix de ces hommes de l'art, non seulement pour leur talent, mais pour leurs qualités humai-

nes. C'est à eux de les déceler, de les rassembler, de les mettre en mesure de donner pleinement ce dont ils sont capables.

Penser d'abord, trouver la juste valeur et le bon rapport des choses, même incommensurables entre elles, et plus particulièrement de celles du passé, décider sereinement, voire courageusement, choisir et réunir les hommes capables de concevoir et réaliser les desseins de l'esprit, organiser leurs travaux, juger leurs œuvres sans détour, telle est la tâche exaltante que nous attendons d'une autorité trop souvent absente. C'est aux instances les plus élevées qu'il appartient de lui donner forme. C'est à cette condition seulement que se ralentira la dégradation de l'espace et qu'un jour heureux, elle cessera.

Trop d'écrivains prestigieux de tous pays, d'Elie Faure à René Huyghe, en passant par André Malraux, pour ne citer que des français, ont écrit sur les rapports des formes avec l'esprit, le fond ou les forces, pour que ces propos n'aient rien de novateur.

Mais les œuvres d'art de nos musées et nos monuments majestueux ne sont pas seuls en cause. S'il est des biens culturels dont la qualité doit nous apporter les plus abondantes sources de satisfaction, c'est bien ceux qui ornent le cadre de nos existences, y compris la nature et qui, à chaque heure du jour, nous offrent joie et espérance. Ils ont droit aux mêmes égards que nos collections précieuses.

Jean-Pierre PAQUET

INTRODUCTION DE L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE DANS LES QUARTIERS ANCIENS

Puisqu'il m'est donné d'ouvrir la discussion à propos des rapports des éminents porte-parole des délégations que nous venons d'entendre, j'en tirerai la première conclusion qui, à travers une très grande diversité de façons d'aborder et de souhaiter résoudre le problème de « l'incorporation de l'architecture contemporaine dans les tissus des quartiers anciens », paraît s'être imposée en forme de deux interrogations:

1. Où ne pas mettre d'architecture contemporaine?
2. Où ne la mettre que « conditionnée » par un certain nombre de critères précis.

Mon propos consistera à poser les mêmes questions différemment:

1. Non pas, « où ne pas mettre », mais « où mettre l'architecture contemporaine? »
2. Où la mettre dépourvue de tout conditionnement?

A. PEUT-ON CONDITIONNER L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE?

Et d'abord, énumérons donc les « conditions » invoquées dans la plupart des rapports:

- en premier lieu, la condition de la hauteur (à limiter en général à celle du contexte ancien);
- en second lieu, la condition d'une organisation des masses appropriée tant au niveau urbanistique qu'au niveau de l'expression, ce qui revient en somme:
 - a) d'une part, à respecter les servitudes d'alignement,

b) d'autre part, à rechercher des compatibilités formelles à travers, non point seulement l'historique évolution des styles, mais, en dépit des ruptures technologiques et fonctionnelles qui marquent le passage à l'ère industrielle;

— *en troisième lieu*, — mais ce dernier point est controversé — il est exprimé la nécessité de conditionner l'architecture nouvelle introduite dans le quartier ancien à un choix approprié des *matériaux* et des *couleurs*, ne rejetant pas de façon catégorique tous les matériaux « nouveaux », mais en excluant cependant certains.

Ces conditions ne font que souligner largement la rupture, évidente aux yeux de tous, qui existe entre les données de l'architecture et de l'urbanisme hérités et les potentialités que la technologie offre actuellement à l'urbaniste et à l'architecte.

On peut observer, à propos de la notion de *compatibilité*, que celle des siècles passés était *acquise entre eux sans être apparemment recherchée*, et que, même jusqu'au début de notre siècle, on s'est bien souvent « intégré » dans les sites construits aussi aisément qu'on a détruit allègrement les mêmes sites. Tandis qu'aujourd'hui, plus on s'avère soucieux de conserver les monuments anciens et même globalement les quartiers anciens, plus il est difficile d'y faire jouer l'architecture techniquement ou fonctionnellement possible, sans créer des hiatus considérables (autre chose étant évidemment de juger, au niveau qualitatif si ces hiatus sont inadmissibles, ou inévitables, admissibles ou même souhaitables...)

En fait, plusieurs des intervenants, tout en réprouvant l'architecture dite « *d'accompagnement* », — ne voulant pas manifester a priori de crainte vis-à-vis de l'introduction de l'architecture contemporaine, et ne pouvant non plus admettre ses effets explosifs sur le tissu urbain acquis — recherchent en fin de compte les conditions d'admissibilité d'une architecture qui reste une *architecture d'accompagnement*, en ce qu'elle est conditionnée par ce qu'elle accompagne. Comprendons toutefois que cette seconde génération « d'architecture d'accompagnement » se voudrait en même temps justifiable du nom « *d'architecture contemporaine* », parce qu'à la différence de la première, elle admettrait un certain recours à la fabrication industrielle des éléments, comportant donc l'emploi de *modules* et éventuellement de *matériaux* différents des modules et des matériaux traditionnels.

B. PEUT-ON ELABORER UNE DOCTRINE?

Pour tout dire, une fois énumérées ces conditions de compatibilité, il ressort bien qu'on ne peut néanmoins s'y fier comme à des critères entraînant ou non la recevabilité d'une nouvelle architecture auprès d'une ancienne: autrement dit, ces conditions sont reconnues comme insuffisantes, puisqu'en fin de compte, tout se-

rait « *cas d'espèce* », la condition suprême étant que toutes les autres soient maniées avec « *talent* » et le « *talent* » pourrait même alors, semble-t-il, se passer de respecter telle ou telle condition préalablement avancée...

Mais je me demande alors, s'il n'est que « *cas d'espèce* », et si le seul recours à la compatibilité est le talent de l'architecte, où serait la nécessité de colloquer sur la question. Pour ma part, étant plus soucieux d'aménager l'avenir que de juger le passé, je ne puis m'en remettre au refus de la recherche d'une *doctrine*, au nom de la multiplicité des cas d'espèce, au refus de la recherche des critères au nom de la disponibilité du critère suprême du talent.

Car le refus d'une *recherche de pensée architecturale* qui comporte les risques de la subtilité, refus motivé par la *souveraineté de la pratique*, se paie justement fort cher en *erreurs pratiques*. La référence au talent, ou au cas d'espèce, c'est après coup qu'on en juge: leur invocation n'a, hélas, pas de pouvoir réversible. Et quelle valeur exemplaire a une réussite dont on ne peut tirer un enseignement, une pédagogie, des critères de références maniables par l'administration, le public, le pouvoir, si l'on ne peut opposer que subjectivité de l'expert à celle du non-expert, et parfois subjectivité d'expert à subjectivité d'expert?

Je dirai même que l'*anti-théorie du cas d'espèce*, et l'invocation suprême à l'exigence exclusive du préjugement du *talent* du maître d'œuvre sont des notions qui se contredisent dans l'action: car si tout est cas d'espèce, le talent même de celui qui a réussi telle opération n'est pas une garantie suffisante pour que la même personne en réussisse une autre: cela est particulièrement évident dans le domaine qui nous occupe d'un environnement contraignant, si l'on admet qu'il doit l'être...

Dire qu'il faille que les architectes aient du talent, que leur sensibilité comporte la prise en compte de l'environnement, *c'est dire que les architectes doivent être des architectes*. Est-on aussi tenu de préciser que la « *bonne architecture* » sera le fait des « *bons architectes* », alors même que, au moins dans mon pays et dans bien d'autres, si l'Etat a la maîtrise des restaurations des édifices anciens et du choix de leurs médecins, il n'a pas le plus souvent celui des « *constructeurs* » y compris dans le *voisinage des édifices anciens*? Et c'est, après ce choix, en général après celui d'un programme, fondé sur des exigences *économiques ou socio-politiques*, qu'il reviendra à des commissions, à ces juges, à ces pédagogues que nous sommes ou voulons être, le soin de corriger, déjà difficilement, telle *modénature* incorrecte ou tel *homme* peu inspiré, encore plus difficilement tel programme, ou telle *image psychique projetée* sur le terrain de la personnalité du client privé ou collectif ou du bâtisseur lui-même. Et c'est encore à ces collégialités qu'il reviendra soit de nier le principe même de l'emploi d'un terrain devenu vide, et qui devrait le rester, soit de nier tout simplement l'emploi de telle *préfabrication* qui a été faite d'avance, par définition.

avant tout souci de *localisation* pour être *vendue achetée, consommée* ...

PEUT-ON FAIRE SEPARÉMENT DE L'ARCHITECTURE ET DE L'URBANISME

A vrai dire, si j'ai donc posé la question: « où *placer une architecture contemporaine non-conditionnée* », c'est pour pouvoir répondre: « *nulle part* »: et, en plein milieu du Pest du XIX^e, je vois que l'introduction d'un élément nouveau pose la même nature de problèmes que dans le tissu gothico-baroque de Buda, même si les solutions conséquentes doivent être évidemment très différentes.

Cela veut dire, entre autres, que nous ne pouvons pas faire de *l'Architecture sans faire de l'Urbanisme et vice-versa*: nous sommes tenus de ne faire qu'une seule et même chose de l'une et de l'autre, et c'est en cela, d'abord, que la leçon des siècles antérieurs est la plus évidente: où *s'arrête l'Architecture et où commence l'Urbanisme* dans une petite ville italienne? A la quatrième marche ou à la septième d'un perron? A la relation théâtralisée que tel habitant vit par rapport à son voisin dans l'organisation spatiale d'une place publique, ou à celle qu'il vit en interpellant ce même voisin, de façade à façade, d'une fenêtre à l'autre s'ouvrant sur cette même place? A ma première question: « où *mettre l'architecture contemporaine?* » je répondrai donc aussi « *nulle part* », si elle n'est pas pensée ou conçue *en même temps que l'urbanisme et non pas en séquences séparées avec lui*; et les péchés que nous dénonçons de « l'architecture » vis-à-vis du contexte ancien, « l'architecture » les commet tous les jours vis-à-vis d'elle-même par une sorte de masochisme, où *l'architecture tue l'architecture*, et l'homme avec elle. Libératrice de forme à un certain niveau, la Charte d'Athènes — ou plus exactement les enfants perdus de la Charte d'Athènes — notamment en séparant les fonctions de l'habitation et du travail de celle de la circulation, ont donné des alibis idéologiques à l'autonomie des blocs d'architecture, dans l'anonymat de l'expression, c'est-à-dire ont réussi ce coup double simultané de *l'uniformité*, et du *désordre*, auxquels nous contraignent, paraît-il, ensemble, « *hasard et nécessité* » du jeu économique. Quant à l'architecture de prestige, c'est une bien trop vieille « *veuve joyeuse* », depuis le temps qu'elle a perdu son conjoint l'urbanisme...

En fait, il ne nous est pas possible de jouer aux innocents, comme ceux qui faisaient, dit-on, « de l'architecture sans architecte »: nous sommes, après la totalisation stylistique du XIX^e, condamnés au savoir; nous ne pouvons pas réussir notre environnement innocemment. Il faut donc que les spécialistes et les généralistes qui ont la gestion de ce savoir proposent aux décideurs une *doctrine* suffisamment large, globale, cohérente et souple, qui réponde à la fois et admette *non pas comme des cas marginaux*, mais comme des *solutions exem-*

plaires, aussi bien la restitution réussie de Varsovie, que la création d'une ville entièrement nouvelle où le réalisateur forgera lui-même ses propres contraintes architecturales, en proposant une *formulation tridimensionnelle* entièrement nouvelle des rapports humains.

D. LA COMPATIBILITÉ DES CHOIX EXTREMES

Le commun dénominateur de ces choix, je crois que c'est le *sens de l'Utopie*: la résurrection de Varsovie est une Utopie réalisée. L'Utopie qui peut faire de l'Architecture, non seulement le *produit* des données biologiques, sociologiques et culturelles de l'homme, mais le moyen de sauvegarder ou de créer les formes de sa psyché, de son mode de vie, de sa culture. Cette *fonction accordée à l'Architecture est très ambitieuse*, elle s'accommode mal des compromis, mais elle *fait sa nourriture* de la *connaissance* des exigences *permanentes* de l'homme au niveau *biopsychique*, dont la formulation s'exprime, à chaque époque, en chaque lieu, dans une *cohérence propre*.

Cette fonction de l'architecture a le courage de répondre à deux exigences humaines *coexistantes*, et qui ne sont qu'en apparence *contradictoires*:

1. *D'une part*, se continuer identiquement dans son être propre: c'est la première loi de la vie, pourvu que, justement, la solution choisie ait fait la preuve de sa viabilité.
2. *D'autre part*, créer, et créer s'il le faut, en rupture, créer et non pas, comme on dit, « évoluer », sous l'empire de la « *nécessité* », du poids des autres. (La « *nécessité* » sociologique de l'architecture est toujours décalée par la lenteur de la perception et de la mise en œuvre de ce qui est justement nécessaire).

1. *L'option conservatoire*

Je ne vois pas pourquoi on serait soudain saisi d'une espèce de honte à posséder *l'instinct de conservation*. Toute structure biologique le possède, et dans la mesure où *l'habitat* de l'homme est un prolongement de sa structure biologique et psychique, l'homme tend à la perpétuer dans les formes acquises. Il est certain que ces formes acquises ont tendu, comme les structures biologiques, vers une perfectibilité au delà de laquelle elles n'ont que le choix de se dissoudre. J'irai jusqu'au bout de ma pensée: dans des conditions appropriées à la maintenance d'une unité menacée par un manque soudain, même la référence au « *pastiche* » ne me gêne pas: c'est la banale référence « à une fausse dent » préférable à un trou béant, à une discontinuité. Mais ailleurs, la discontinuité par le *vide* est préférable à la continuité assumée par l'introduction d'un élément étranger: j'imagine la totalité de la Vénus de Milo, sans le recours à une prothèse, ou bien je me passe fort bien de l'intégralité de cette même Vénus.

J'entends bien que l'architecture n'est ni art dentaire, ni art de rebouteux; je veux seulement souligner, par ces images extrêmes, la diversité, la complexité des cas.

situables dans une analyse plus approfondie que nous ne pouvons le faire ici, et que notre Secrétaire Général Raymond Lemaire appelle de ses vœux. Mais je voudrais ajouter que cette diversité des situations doit aussi englober celle de l'amusement: il n'est rien de plus sain que de pouvoir s'amuser avec une chose aussi sérieuse que l'architecture, pourvu que l'on sache faire, grâce à une attention vigilante, la part du jeu et celle du sérieux. Si nous sommes en mesure d'admirer ici et dans toute l'Europe Centrale les prouesses de l'art baroque, c'est qu'il fut un temps où les architectes « jouaient ». Il semble bien aussi que la fonction ludique soit une des vocations des quartiers anciens... Et si je suis, quant à moi, très impressionné par la rigueur scientifique des restaurations de nos hôtes, soucieux à Budapest de repérer « l'os » gothique sous la « chair » baroque, je serai justement de ceux qui pensent que leur justification débouche, à travers la notion d'un certain jeu de l'esprit, vers une perception « sensible », même si ce n'est pas celle à laquelle les patriciens et le public sont accoutumés ailleurs: nécessité et surprise sont les effets d'un acte de l'esprit poussé à son extrême.

2. Chacun s'accorde à penser qu'en tout état de cause, en notre temps, c'est inévitablement au-delà du quartier ancien que la création architecturale pourrait être réellement manifeste. L'exigence de créer, en rupture, a acquis de notre temps, *proprio sensu*, une dimension prométhéenne, et c'est à ce propos que je suivrai difficilement plusieurs intervenants dans une certaine confiance à « intégrer » une architecture d'aujourd'hui qui ne soit pas une architecture soumise. Ce qui ne me convainc pas, c'est l'illusion de conserver utilement des tracés de rues, des « règnes » de niveaux (percées, bandeaux ou faïtes) qu'ont superbement ignorés les siècles successifs les uns vis-à-vis des autres, et auxquels on soumettrait le béton ou l'acier, alors que la pierre ne l'a pas concédé à la pierre.

N'oublions pas que l'impulsion de la création a toujours été une impulsion violente, et qu'il ne peut en être aujourd'hui autrement, au risque que cette violence possède cette fois des moyens qui dérangent radicalement. Quand, au juste, l'instinct conservatoire fait-il place à l'instinct de renouveau? Lorsque, autour de l'homme, la poussée de la vie a tant décalé l'environnement qu'elle lui a fait perdre sa cohérence; alors l'homme a besoin de faire ce saut conquérant au-delà duquel il retrouvera une situation stable: l'architecture à inventer n'est autre que ce médiateur entre l'homme profond et éternel, et les menaces du chaos.

Je vois ici la nécessité d'utiliser le passé plutôt comme une leçon de cohérence dont il convient de percer les vrais secrets, que comme une collection d'empreintes, de passages obligés.

Je m'afflige également de voir que le recours à une continuité « avec les moyens de notre temps » ne conduit ici ou là qu'à retenir du passé qu'une formule appauvrie, desséchée, squelettique.

D. UNE DOCTRINE CLASSIFICATRICE

En définitive, si certains choix extrêmes sont parallèlement concevables, la doctrine consiste donc à pouvoir classer les cas.

En quels lieux seront légitimes les conservations intégrales, éventuellement les restitutions (voir Varsovie), et en quels autres s'imposera une liberté qui s'inventera elle-même ses propres lois, sa cohérence interne?

J'en tire pratiquement la nécessité de commencer nos études par les définitions des termes employés: définir avant tout, et rigoureusement ce que nous entendons par « ensemble »: pouvons-nous nous mettre d'accord sur celle-ci qui déborde de beaucoup l'architecture: « un groupe d'éléments dont les rapports internes sont plus forts que les rapports de chaque élément du groupe avec un élément d'un autre groupe... »

D'où il conviendra d'en tirer, au niveau de l'analyse la plus fine, une énumération exhaustive, et un classement motivé de ces dits rapports...

Je voudrais pouvoir en conclure qu'ici il y a « ensemble », et là qu'il y a constat d'incohérence. Je m'imagine qu'un chef-d'œuvre ancien isolé, ayant un fort tonus, ne constitue en rien — si ce n'est en lui-même — un ensemble qui nous impose, même tout près de lui, mimétisme ou modestie.

Par contre, quelques maisons toutes simples, d'une même « famille » et proches les unes des autres, ici différemment colorées, là jouant le jeu des nuances grâce à d'infimes décalages d'horizontales, que peuvent-elles supporter d'autre que de continuer à fixer sur notre rétine une homogénéité non seulement dont Vermeer a traduit le mystérieux « au-delà » psychique, mais qui fascine même ceux qui ne connaissent pas Vermeer... Irai-je jusqu'à dire que l'intégration est un faux problème?... Prenons les choses comme elles viennent:

1. « L'ensemble », scientifiquement défini — donc limitativement — doit privilégier la continuité historique: et ses alibis sont dans une cohérence architecturale qui impose par sa force, quel que soit l'état des choses, une réalité spirituelle: il ne faut pas mettre « Varsovie » en marge. C'est une des planches en couleur du livre de nos débats.
2. Un passé aussi significatif est encore « vécu » aujourd'hui: le fait est là: il est le *présent*. Ne nous bornons pas à le vivre nostalgiquement: que l'analyse scientifique, au-delà du sentiment affectif, en scrute les lois structurales.
3. Là où le passé a été finalement un échec, là où le tissu est lâche, où le XIX^e siècle a déjà accompli ses hautes ou basses œuvres, il n'est pas douteux que nous allons partout continuer à voir se manifester, à une grande échelle, toutes sortes de rapprochements bizarres, d'expériences ponctuelles, d'impossibilités d'insérer une architecture franche dans un contexte de chaos: belle affaire pour un laboratoire qui prend une dimension planétaire. Là, acceptons qu'il en émerge enfin, et surtout à travers les occa-

sions des villes nouvelles et des quartiers neufs, les créations qui mériteront à leur tour ce nom d'*ensembles*, au sens que lui donne l'exemplarité du passé:

c'est-à-dire autre chose, évidemment, que ce pauvre alphabet de bâtons debouts ou couchés qui depuis trente ans nous submerge de sa fallacieuse écriture.

Michel PARENT

GHANA

PROBLEMS OF URBAN RENEWAL IN THE OLD CENTRES OF THE COASTAL CITIES OF ACCRA AND CAPE COAST

The problem of relating modern architectural developments to ancient urban surroundings is one that architects are only now just beginning to face in Ghana, for until a few years ago the existence of ancient urban areas in Ghana would hardly have been admitted, still less recognized as of any historic interest or environmental value. In the last few years, however, architects and planners in Ghana have come to recognize, in common with their counterparts in other parts of the world, that comprehensive re-development and extensive new development are not universal panaceas for the needs of a growing society, and that materials and resources for new development are not unlimited: and that furthermore, the conservation and rehabilitation of existing stock is not only a more economical solution to the problems of accommodating an expanding community, but also in many cases, the only feasible solution.

Historians and antiquarians have known of Ghana's legacy of ancient buildings for many years⁽¹⁾, but buildings and areas which have been studied by them for their historical associations and admired for their picturesque qualities have been, and very largely still are, seen by the general public as obsolete relics of a primitive past; and one of the duties of the Ghana National Committee of ICOMOS is to educate the public to appreciate and value these historical relics of the past, without which any country lacks identity.

It may be useful to summarize briefly here the ancient urban areas that do still survive in Ghana, and those that have vanished.

A hundred years ago, the largest city in what is now Ghana was Kumasi, the capital of Ashanti (fig. 1). Twice sacked by the British, in 1874 and 1900, nothing now survives of the old city with the exception of a handful of domestic buildings on the outskirts of the city: Kumasi, as we see it today, is a colonial creation. And the fate of Kumasi was shared by many of the more important towns of the interior; with the result

GHANA



Fig. 1. — Kumasi: view of the city seen from the roof of the Asantehene's palace, shortly before its sack by the British in 1874. Drawing by unknown author, Basel Mission Archives, Basel, Switzerland.

that most of the present larger towns of the interior date from the period of colonial rule (for example, Tamale, the Regional Capital of the North of Ghana, with a population of over 100,000, is a colonial foundation dating from 1906), and that surviving traditional architecture is largely found in the smaller towns, villages and scattered settlements rather than in the larger urban centres.

Along the coast, however, are a succession of towns of some considerable antiquity; Elmina, for example, after the foundation of the Castle of Sao Jorge in 1482, was raised to the status of a city in 1486; and by the middle of the 17th century a number of towns had been established—Secondi, Elmina, Cape Coast, Accra—whose present central cores still reveal the structure of those early settlements (fig. 2). These towns remained small in size until comparatively recently—none had a population of more than 20,000 in 1900—but contained a number of buildings of considerable size and splendour, befitting their local importance. For these towns were important commercial and political centres in West Africa one hundred and two hundred years ago, and their more conscientious Governors tried to give them an appearance befitting their status. Christiansborg (or Danish Accra), was the capital of the Danish West African possessions until 1850; Elmina, the capital of the Dutch West African possessions until 1872; and Cape Coast, of the British colony of the Gold Coast

⁽¹⁾ And have documented them, e.g. A. W. Lawrence: *Trade Castles and Forts of West Africa*; London, 1962.

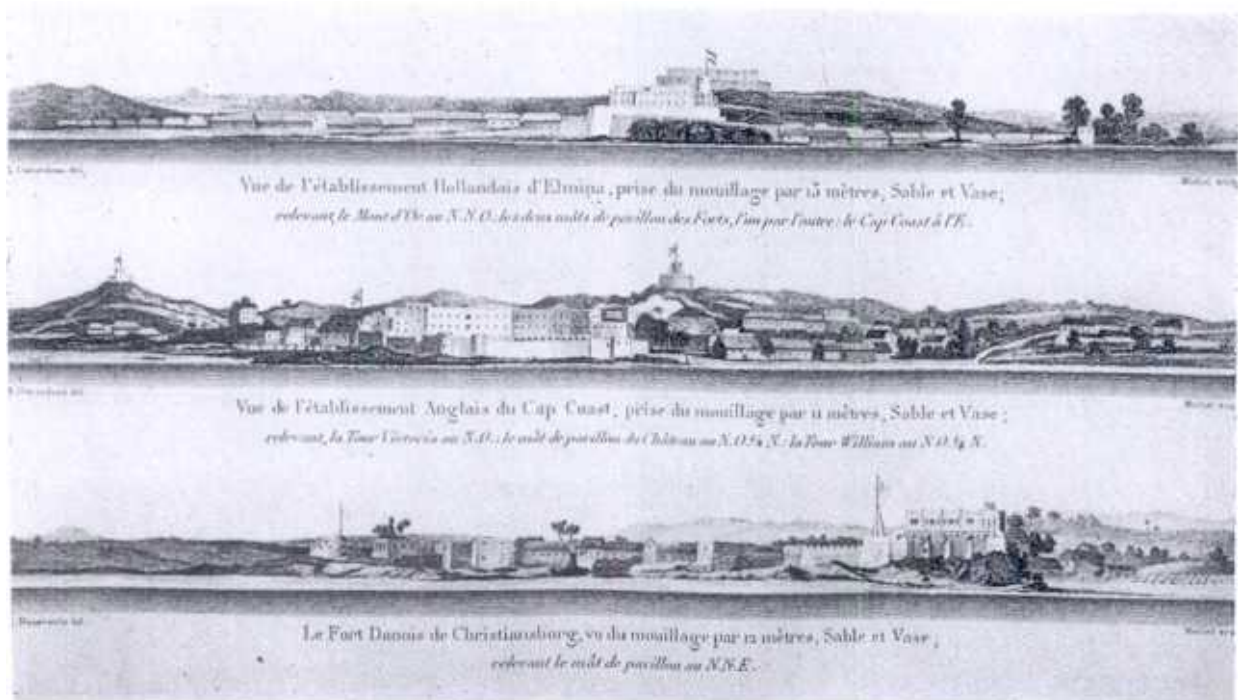


Fig. 2. — Elmina, Cape Coast, Christiansborg: drawings from the sea, c. 1840, reproduced by permission of the Bibliothèque Nationale, Paris.

Fig. 3. — Post Office, Elmina: formerly C.H. Bartels' house, built 1827. Photograph by Faculty of Architecture, U.S.T., Kumasi.





Fig. 4. — The Little Fort, Anomabu: formerly Castle Brew, begun 1761 (see note 2). Photograph by Faculty of Architecture, U.S.T., Kusami.

until the capital was transferred to Accra in 1877. In their heyday, as trading centres, these towns were all places of some splendour perhaps, certainly of considerable picturesque charm, in fine weather, in the dry season, when trade was good. But when circumstances changed, and these ancient towns lost their former preeminence, the condition of the more important buildings, and of the towns generally, deteriorated. Bombardment (Christiansborg town, traditionally called Osu, was bombarded by the British in 1854, Elmina town by the British in 1872), earthquake (Accra suffering particularly in this respect, with three devastating earthquakes in little over a hundred years), fire and tempest, have in their turn ravaged the ancient centres: it is a wonder that anything ancient has survived at all. And yet, it is still possible to see, in the

ancient quarters of the coastal towns of Ghana, considerable evidence of their former prosperity (figs. 3, 4). Elmina is the most impressive, not only because St. George's Castle is the noblest of all the tropical European fortresses, but also because the old town has been less obscured by modern developments (the population of the town is probably no larger than it was 150 years ago, unlike Cape Coast and Accra, which have probably increased five-fold and forty-fold respectively in the same period): Cape Coast is the most extensive of the ancient quarters. Accra still contains a fair amount of old buildings of some interest, mostly strung out along the red sandstone cliffs that were once a striking feature of the old city.

Until a few years ago, the old buildings simply survived, or gradually collapsed into piles of ruins: pressures of modern development were minimal, because land was readily available in the hinterland away from the sea shore for new building. But in the last ten years or so, increasing land values, in Accra, and the newly revived

(²) The construction of this building is documented in Margaret Priestley's: *West African Trade and Coast Society*; London, 1969.

prestige of Cape Coast as capital of the Central Region, have made redevelopment of the central areas of these cities inevitable. One may regret the passing of particular buildings or groups of buildings whose picturesque charm or historic associations have contributed something of value over the years to the environment of the city in which they stood. One such group of buildings was the old Basel Trading Company complex on High Street, Accra, recently demolished to make way for a new supermarket/office complex (fig. 5).



Fig. 5. — Basel Trading Company buildings, Accra: built c. 1860, demolished 1972. Photograph by Niels Bech.

Economically, they are obsolete, and therefore a drain on the economy; and no amount of persuasion will convince their owners that it is in their interest to retain them. There are other groups of buildings, however, which are not economically obsolete, but merely present an obsolete appearance because they are under- or over-occupied, or ill-maintained. These buildings are also increasingly threatened, and should be protected and fought for where they do contribute to the environmental character of the town. Surprisingly, Cape Coast has suffered more than Accra in this respect. Whereas at Christiansborg, extensive new Prime Ministerial and Cabinet Offices have been added to the old Danish castle and subsequent British Governors' residence to create a surprisingly successful synthesis of old and new (fig. 6), and in the adjacent staff housing to serve the Castle a vigorous new vernacular style of domestic building has been created that effectively links the

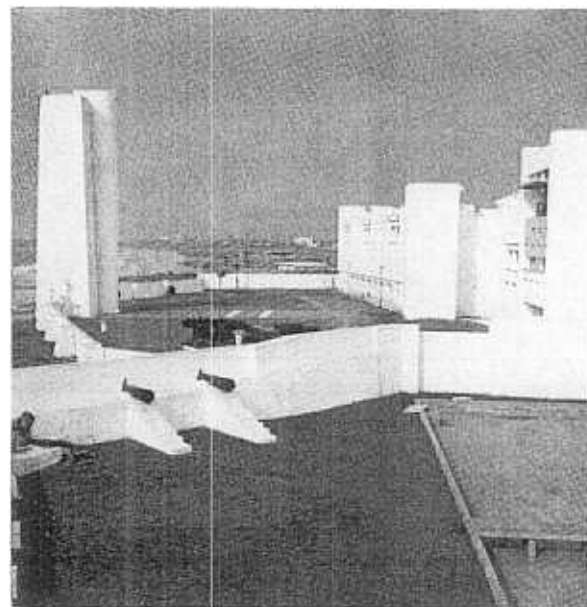


Fig. 6. — Christiansborg Castle, Accra: Cabinet Offices extension c. 1960. Architects, Public Works Department. Photograph by Niels Bech.

monumentality of the Castle precincts with the picturesque squalor of the ancient residential areas inland without detracting from the lively character of the latter, in Cape Coast, the absence of any controlling architectural direction has led to the almost complete obliteration of the oldest quarter of the town behind the Castle to provide imposing sites for the Post Office, Commercial Bank and High Court buildings, each of which, though striking architectural forms in themselves, appear to have been designed without any consideration for the Castle, above whose skyline, seen from the sea, they protrude (fig. 7).

In the 19th century, many writers described the view of Cape Coast seen from the sea: to Mary Kingsley, it was, after Loanda in Angola, the most beautiful site on the whole West African coast, with its castle rising out of the waves at the sea's edge, backed by three forts atop the neighbouring hills (fig. 2) ^(*). No one who has seen Cape Coast from the sea will fail to appreciate the importance of the city's skyline: perhaps the failure to preserve the skyline behind the Castle is the consequence of air transport and the new seaport of Tema having closed Cape Coast harbour. The enormity of the damage being done to the ancient structure of the town was not widely realized until 1971, when the public was suddenly made aware of the threat to the historic town by the unauthorized demolition of Swanzy

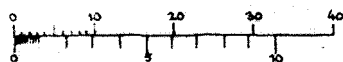
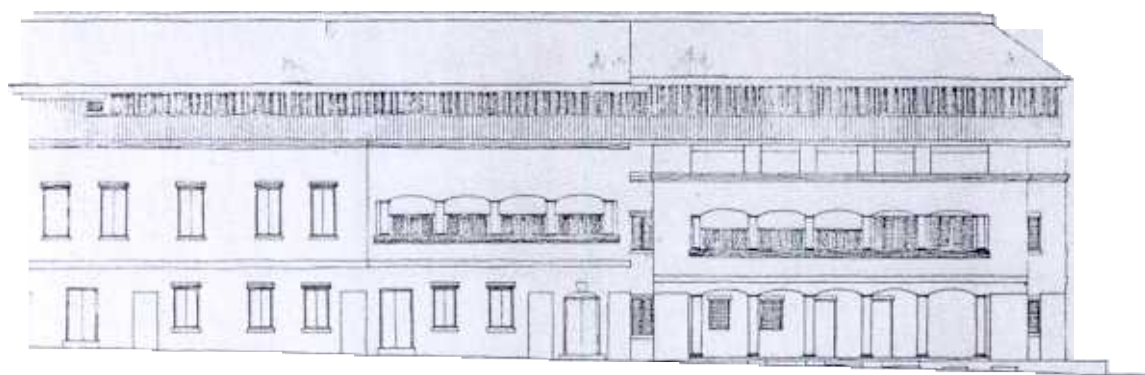
(*) Mary Kingsley: *Travels in West Africa*; London, 1897. (Reprinted in facsimile by Frank Cass & Co Ltd, London, 1970).



Fig. 7. — Cape Coast: view from the sea, 1972. Photograph by W.F. Hill.

Fig. 8. — Swanzy Mills, Cape Coast, built c. 1840, demolished 1971. Photograph by Faculty of Architecture, U.S.T., Kumasi.





SWANZY MILLS CAPE COAST

SOUTH ELEVATION

FACULTY OF ARCHITECTURE, UNIVERSITY OF SCIENCE & TECHNOLOGY, KUMASI
K. A. Coleman, E. N. Benson, B. K. Kusor, C. N. Tay, memo dated September 1969.

Fig. 9. — Swanzy Mills, Cape Coast: south elevation. Measured drawing by Faculty of Architecture, U.S.T.

Mills (fig. 8), one of the most important secular buildings, from a historical and townscape point of view, after the Castle, in Cape Coast.

Present planning controls in Ghana proved powerless to prevent the demolition of this monumental building, in dressed granite, the former headquarters of the old trading company of F. & A. Swanzy Brothers, which had been acquired by a private developer who wished to build a hotel on the site. Demolition having taken place, it was too late to suggest that the old building should be converted into a hotel: but what an attractive hotel it could have been! The demolition of Swanzy Mills led to renewed activity on the part of the Ghana National Committee of ICOMOS, to promote legislation to extend the area of protection of Ancient Monuments, from the forts and castles alone whose protection until now has been underwritten by the law, to the whole range of ancient and traditional buildings that need protection. To make such legislation possible, a National Register of Historic Buildings and Monuments has been compiled, and will form the basis for scheduling buildings and sites to be protected at law.

Parallel to this activity on the part of the Ghana National Committee, a number of architectural and urban design studies have been, and are being, carried out by students and staff of the Faculty of Architecture of the University of Science & Technology, Kumasi, to investigate the possibilities of conservation, rehabilitation and urban renewal in selected ancient areas, and to publicize the results as widely as possible (*). Present studies in progress include a feasibility study of the historic areas of Elmina and Cape Coast, with a view to their conservation and rehabilitation, to serve the needs of the growing tourist industry, undertaken by Mr. Niels Bech, of the Royal Academy School of Architecture in Copenhagen, seconded to Kumasi for two years, and thesis designs for the Urban Renewal of the Jamestown (former British Accra) and Christiansborg quarters, by students G.N. Coleman and J.R. Richter, respectively (fig. 10). In addition, a com-

(*) Documentation and Conservation; Occasional Report No 13, Faculty of Architecture, U.S.T., Kumasi, 1970.

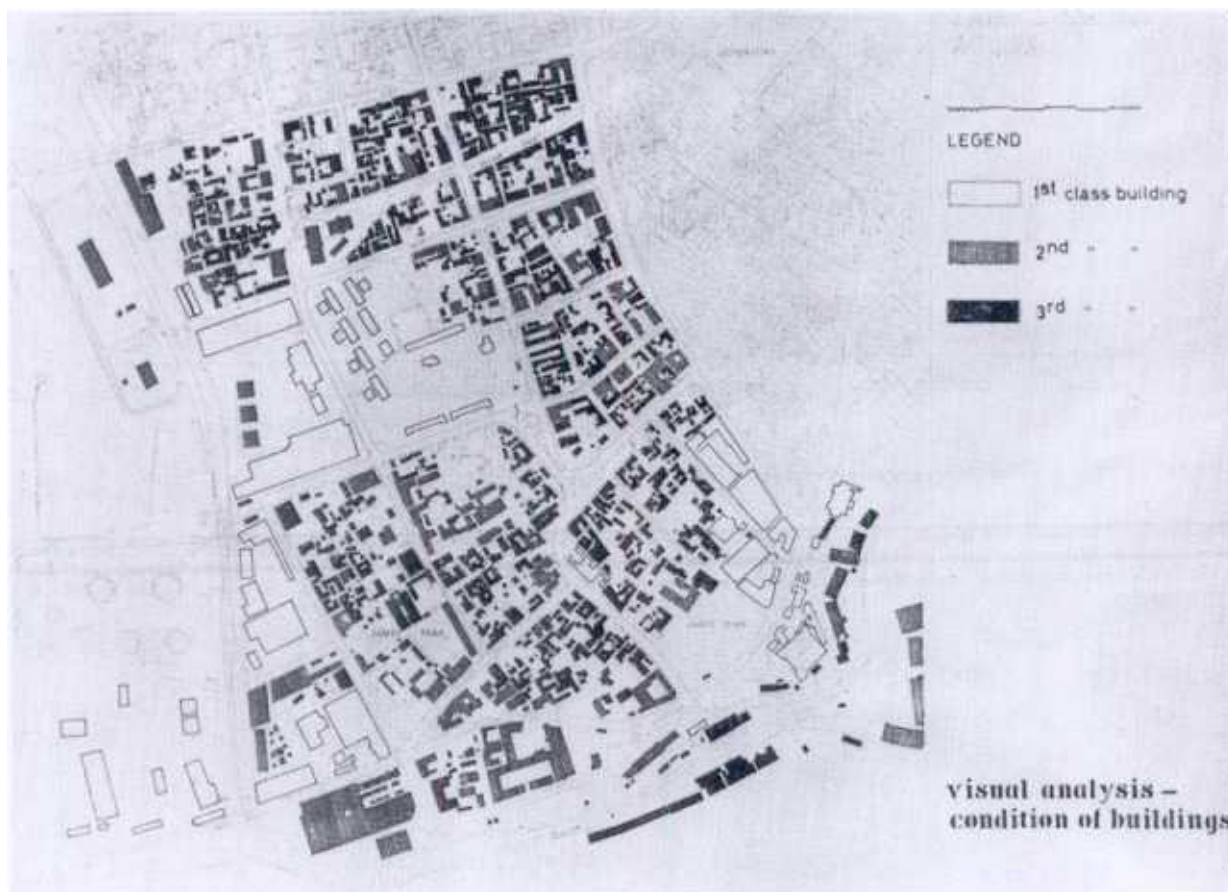


Fig. 10. — Jamestown, Accra: visual analysis—condition of buildings. Thesis drawing by G.N. Coleman, 1969.

prehensive documentation and measured drawing programme is under way, in which both the Ghana Museums and Monuments Board and the Faculty of Architecture are participating (fig. 9).

It is hoped that these activities in course of time may lead to the general acceptance by the public, and by

the Government, of the need for a positive policy of rehabilitation and renewal in the ancient areas of the coastal cities of Ghana.

A.D.C. HYLAND
Honorary Secretary
Ghana National Committee

MEXIQUE

LES PROBLEMES D'INTEGRATION DE L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE DANS LES ENSEMBLES ANCIENS

Nous pensons que le problème de l'intégration de l'architecture actuelle dans les ensembles et les monuments anciens peut être posé sur la base d'une analyse critique des éléments spatio-temporels. Ceci nous amène à considérer les éléments constitutifs fondamentaux de l'œuvre architecturale (espace et temps) et des sujets (hommes

considérés comme individus et comme groupes culturels). Nous le ferons ici de façon succincte et schématique.

D'une part, la présence de l'architecture contemporaine peut et doit être acceptée dans les ensembles anciens, car l'histoire nous montre des exemples de coexistence et de convivence harmonieuse d'œuvres appartenant à des styles et des époques différentes. Pour l'architecture contemporaine, nous en trouvons des exemples à Budapest même (voir rue Uri).

D'autre part, nous avons maintenant acquis une conscience historique, qui doit impliquer le respect et

MEXICO

une certaine distanciation vis-à-vis des œuvres du passé. Il semble donc possible de conclure, d'une part, que les constructions appartenant à des époques différentes peuvent bien coexister dans l'espace et, d'autre part, que le respect et la distanciation vis-à-vis des œuvres anciennes impliqueraient alors d'introduire dans l'espace aussi une distance entre les constructions anciennes et les constructions neuves. Est-il possible de concilier ces deux positions, apparemment opposées?

Nous croyons que la coexistence et le voisinage harmonieux dans l'espace peuvent s'établir, s'il existe une conscience historique. Mais si cette conscience n'existe pas, il vaut mieux alors établir une distance dans l'espace, pour éviter la destruction de nos ensembles historiques.

Pour préciser ces idées, nous pouvons dire qu'à la limite ces deux propositions extrêmes — voisinage ou séparation — mèneraient, soit à l'invasion et à la transformation complète des ensembles anciens par l'architecture actuelle, soit à figer ces ensembles dans le passé, en assurant leur conservation intégrale et en bannissant toute construction contemporaine.

Nous savons bien que, dans certains cas limites, il est possible d'adopter l'une ou l'autre des ces attitudes — transformation ou conservation intégrale — mais pour la grande majorité des « quartiers anciens », à travers le monde, il convient de trouver une solution se situant entre ces deux extrêmes.

Si, dans certains milieux, nous pouvons penser permettre « l'admission » de l'architecture contemporaine dans les ensembles anciens, nous avons déjà, d'autre part, des ensembles anciens « pénétrés » depuis quelque temps par des constructions récentes — souvent de très médiocre qualité — et qui méritent toujours, pourtant, d'être conservés et protégés comme ensembles historiques.

Il convient aussi de préciser que nous entendons par conscience historique — dans le domaine des formes et des expressions architecturales — une attitude de respect qui cherche à établir un rapport ou un dialogue avec les œuvres du passé: un rapport respectueux, consenti, mais non une soumission ou une lutte. L'étude et la connaissance des structures, des formes et de l'expression de l'architecture ancienne doit amener à établir ce rapport conscient; mais elle ne doit pas conduire à des copies ou des falsifications, ni à s'écarter d'elle pour la conserver comme un objet dans une vitrine de musée, pour l'isoler (soumission), ni à s'approcher d'elle avec la volonté d'établir un contraste violent, d'entrer en compétition avec elle (lutte).

Quand nous parlons de rapports avec l'architecture ancienne, nous ne pensons pas seulement aux volumes et aux hauteurs plafonds, mais aussi aux éléments essentiels qui constituent la structure formelle de toute composition architecturale: échelle, proportion, rythme, perspective, rapports des murs et des percements, reliefs, ombres et lumières, couleurs, texture et maté-

riaux... (structures métriques, rapports chromatiques, qualités épidermiques, donc...).

Il semble donc que l'existence de cette conscience doit se trouver à la base de nos considérations théoriques et de nos réalisations. Il serait aussi nécessaire de se pencher sur l'étude des individus et des groupes humains, dans chaque milieu.

Il est vrai que tout cela est connu et bien compris, en général, par les spécialistes des monuments historiques; mais cela n'est pas tellement admis par tous les architectes et moins encore par les constructeurs qui, en dehors des études quantitatives (prix, mètres carrés et mètres cubes, temps de réalisation, nombre d'ouvriers nécessaire, choix des matériaux et des systèmes de constructions, etc.) ne montrent guère d'intérêt pour d'autres types d'études. Nous savons aussi quel est le pourcentage infime de constructions conçues et réalisées par des architectes un peu partout dans le monde. Dans ce petit pourcentage même, combien d'opérations sont réalisées par des architectes « conscients »? simplement conscients ou connaissant leur métier, pourrions-nous dire, pour ne pas parler de questions de talent?

Nous devons conclure que nous ne pouvons compter que sur une minorité consciente bien réduite, ayant un niveau culturel que nous pourrions qualifier de « suffisant ».

D'autre part, nous constatons, surtout dans les groupes humains les moins développés au plan économique, que l'on pourrait souvent réaliser les travaux de construction dans un esprit de continuité formelle traditionnelle, tout en incorporant des éléments contemporains, s'il n'y avait pas ces matériaux et ces produits nouveaux, liés à des systèmes et à des intérêts commerciaux, qui sont étrangers à la culture et aux formes du pays et peu compatibles avec les qualités de ses ensembles d'architecture populaire. Tandis que les structures formelles et culturelles traditionnelles permettent et, même, favorisent le progrès et le développement de ces groupes humains.

Il existe enfin un important « groupe moyen », qui pourrait prendre conscience de notre problème, étant donné son niveau culturel et économique moyen lui-même. Mais il est facilement influençable, mené par la mode en matière de formes et par les campagnes et les intérêts commerciaux changeants et superficiels. Ceci l'entraîne à faire choix de types de construction fondés sur des qualités bien différentes de celles qui caractérisent les ensembles d'architecture du passé.

Nous constatons donc qu'une analyse de la réalité actuelle montre que cette « conscience » ne se trouve que chez une petite minorité, capable de s'exprimer librement. Elle est aussi présente, en puissance, dans de larges groupes populaires, mais trouve des difficultés pour réussir à s'exprimer. Enfin, elle pourrait exister

dans de larges groupes de la population moyenne, si on arrivait à leur donner une information et une formation suffisamment fortes et efficaces. Il est possible d'envisager aussi une action portant en particulier sur les systèmes et les produits commerciaux, en exigeant certains niveaux de qualité et de prix.

Pour le moment, nous pouvons envisager la présence, à petite dose, d'une architecture contemporaine valable dans les ensembles anciens (étant donné l'existence des minorités conscientes). Il semble nécessaire d'adopter et d'appliquer des lois et des règlements dynamiques, restrictifs mais aussi stimulants, que l'on pourra perfectionner à l'usage. En parallèle, la diffusion, l'éduca-

tion et le développement de cette « conscience » dans tous les groupes et milieux de la population devront être assurés (se fondant sur la présence de larges groupes potentiellement « conscients »).

Nous pouvons évoquer, enfin, et mentionner le texte adopté par la première grande réunion internationale sur la conservation du patrimoine culturel, tenue en 1931 à Athènes sous l'égide de la Société des Nations, qui faisait allusion aux intérêts publics et privés ainsi qu'à l'éducation des enfants et des jeunes en ce domaine. Nous devons travailler à la réalisation de ces objectifs, peut-être lointains...

Salvador DIAZ-BERRIO

PAYS-BAS

REPORT OF THE DUTCH NATIONAL COMMITTEE OF ICOMOS

The Dutch Committee feels great anxiety over the practical course to be adopted in connection with the safeguarding of monuments and ancient centres in all the countries of the world, and over the implementation of all our extremely high-flown declarations, principles and theories. As people in our famous harbour-town of Rotterdam — which has practically no monuments at all—would say, quoting the song which dates from the winning of the European Cup by the Fijenoord Football Club, what are needed are: "No words, but action."

We all know what the task before us is, namely: "Encouragement through the holding of international study meetings of the development of conceptions and techniques capable of promoting the conservation, restoration and enhancement of historical monuments and ancient centres."

In the course of this meeting we have been constantly hearing about modern architecture, modern building methods, new materials, and so on. But what we, as the Dutch Committee, feel to be lacking is continuous and intensive contact with our colleagues, those "modern architects and city-planners" who plan and build our cities.

Both groups—the architect-restorers and art historians and the modern architects and city-planners—have things to say about ancient centres, historic buildings, increases in scale, the planning of the environment, traffic regulation, the promoting of public transport, new living accommodation in ancient urban surroundings, and so on. Each group has its own ideas and the above expressions evoke different images for each. Similarly, for the implementation of its ideas each group has its own techniques, its own policies, its own

NETHERLANDS

pressure-groups, and—last but not least—its own financial means, though the second group has means which are better and more extensive.

It is this lack of contact which, in ancient cities all over the world, has led to the fatal results which have several times been mentioned in the course of our meeting, both in speeches and in private conversations.

For this reason the Dutch National Committee has decided to organize a small national symposium before the end of the year to provide an opportunity for ten to twenty modern restoration architects and "safeguards" of ancient centres to reach a better understanding of the notions and tasks of each group, establish regular and intensive mutual contacts, and thus develop a joint philosophy regarding our ancient urban environment.

This experiment should mark the beginning of a new international course of action. But if it is to succeed it is essential that we should bring in the younger generation with its new and fresh ideas, even if these are in our opinion sometimes dangerous or even disastrous; we must have the courage to accept the challenge of the coming generation, which has a great understanding of old city centres and ancient sites.

For over eight years we have been telling one another the same old stories—or fairy-tales—about the integration of old buildings and historic centres into the pattern of modern life. What we need is fresh blood in our ranks. The people who identify themselves with the ancient city have a right to assistance from experts in all branches, not merely from experts on monuments.

The Dutch Committee recommends to the Executive Committee of ICOMOS and to all its National Committees that a similar experiment be made in each country, so that in 1975, which is Architectural Heritage Year, we may hold a well-prepared international congress, limited in scope and with a clear and precise agenda.

Forgive me, Mr. President, if I have not given a list of the uninteresting things our National Committee has done during these last years; you will be able to see this later in a written report. It is better, I feel, to say briefly and clearly that we personally must take up the cudgels with the modern life-pattern, modern society

and modern politics, if we are to achieve results under the conditions obtaining locally.

If we wish to save our cultural heritage we must work and fight on three levels: locally, nationally and internationally.

P.L. de VRIEZE

POLOGNE

POLAND

SOME EXAMPLES OF MODERN ARCHITECTURE IN ANCIENT SURROUNDINGS AND THE CONCLUSIONS THAT MAY BE DRAWN FROM THEM

During the Second World War, a large number of buildings of historical interest were destroyed in Poland. The cause was not always direct military action; the aim of the invader was to wipe out as much as possible of the remains of Polish culture, so that to quite a large extent the general wholesale destruction of Polish historical monuments was the result of deliberate action.

The work of post-war reconstruction was inspired not merely by a natural human impulse to restore what had existed formerly; it was also the result of a definite plan to provide the nation once again with a feeling of historical continuity. The reconstruction programme was primarily dictated by political considerations, but it was stipulated that the work must be based on scientifically authenticated documents. Thus, according to the amount of original fabric surviving, the degree of reliability of the documentary evidence warranting the undertaking, and the conscientiousness or otherwise of the work of the conservation expert in charge, the restored building emerged as either a genuine piece of ancient architecture, a faithful replica or a work of pure imagination.

The programme, which was precise and logical even if not in accordance with accepted theory regarding conservation work, was carried out in Warsaw and Gdansk and to an extent in Poznan. Fortunately, attempts to implement it in isolated, unjustified cases were checked, and in these instances it was decided to erect completely new buildings rather than to carry out dubious reconstruction work.

It is not intended here to determine exactly where, in Poland, the first attempts were made to establish a link between the old and the new in architecture. However, some of these attempts will be discussed in so far as they serve to illustrate certain general principles and conclusions.

In Poznan, the ancient buildings surrounding the market-place and those standing in its centre were rebuilt, either partially or completely, or else restored.

In some cases it was sought not merely to resurrect buildings recently destroyed in their former condition and former shape, but actually to reinstate others which had been swept away much earlier; this, however, was done only where reliable records were available. A part of the Poznan market-place could not be rebuilt in the light of trustworthy pictorial records, not enough of which were to be found; hence a new complex of pavilions was designed in 1957 ⁽¹⁾ and finally built in 1962. Though an attempt was made to match the neighbouring buildings, the result is not generally considered successful; however, it may serve as an illustration—though not the earliest one—of the new trend in the treatment of the problem.

In Wroclaw the old town occupies an area nearly six times the size of its equivalent in Warsaw, and for this reason—though also because the official reconstruction programme could not be adapted to local conditions—attempts at rebuilding were confined to the market place and to Solny Square. Preparations for the design of new buildings for the Old Town had been started by the end of 1956; when it was decided to rebuild the whole eastern sector, which was completely in ruins, we insisted that this be done in a modern style. The stipulation was that the original plan of the streets and squares must be retained as far as possible, that certain definite overall dimensions must not be exceeded, and that the new blocks of buildings must be divided into a number of units. The work was eventually carried out in the light of certain decisions made without the consent of the conservation expert in charge; nevertheless the whole newly-built quarter has been regarded as successful. The scheme as a whole is an example of a piece of architectural development in which, though modern forms prevail, the few historical monuments which have been preserved dominate by reason of their size and shape.

Certain single buildings in Warsaw provide good illustrations of the manner in which the old predominates over the new. The best example is the former Bernardine Monastery, which now houses the Museum of Architecture. Built in the second half of the 15th cen-

⁽¹⁾ Architects: Jan Cieslinski, Zygmunt Lutomski, Regina Pawulanka.

ture, it lost its east wing at the end of the 19th; this was subsequently rebuilt in neo-Gothic style, to be destroyed in its turn in 1945. When the building as a whole was restored after the war, a completely new wing was built on (*); the museum lay-out as designed by myself is a consistent embodiment of the principle of combining new elements with old (1967).

Similarly, when restoration work was done on the remains of a 13th-century dwelling-house—the oldest of its kind in Warsaw—steel and glass elements were used to replace missing parts.

It is worth mentioning that in the case of Wrocław the combination of old and new elements was the result of cooperation not only between conservation experts and architects but also between these same experts and artists. However, so inordinate was the tendency to cling to the principles of traditional composition that at the outset the results of this cooperation were not always satisfactory. This is particularly true of the stained glass windows added to Wrocław Cathedral in the years 1951-1952, following its restoration. Conversely, the windows designed by T. Reklewska and set in place in the Church of Our Lady in the Sand Isle in 1966 and 1971 deserve to be rated far higher, if not very high indeed.

In the small ancient quarter of Jawor, in Lower Silesia, some of the old houses in the market square had been destroyed, and new modern houses were put up in their place in the 1960's. These offer one of the best examples in the whole of Poland of modern architecture in an ancient neighbourhood (*).

In Szczecin the situation was different again. In 1945 the old town—an area of 115 acres—was practically a complete ruin, all that was left being the remains of the Castle of the Pomeranian Dukes, rising above the devastated area, the remains of two churches, and those of a few single houses, mainly in the north-western part.

Traffic requirements necessitated the building of a riverside boulevard, as well as an arterial road leading to the new Oder bridge and separating the area of the old town from the smaller southern section. About ten years ago a new housing estate was built on the site between the castle and the church of St. James, and here a modern architectural composition was devised which could suitably co-exist with the few historical monuments still remaining. This was accomplished by differentiating the types of buildings, observing fixed heights, dividing up the blocks to a certain extent, and introducing steep roofs. Moreover, a considerable part of the former street system was retained (*). Quite recently, however, the satisfactory effect obtained has

been spoiled by the erection of a new hotel at the foot of the castle.

Szczecin is an example of an overall architectural scheme in which a modern building project is dominated by two ancient monuments—here the castle and the church—though exceeding them in size, and where the presence of these monuments suffices to give the impression that the whole area belongs to the oldest part of the town.

The above is merely a cursory survey of some examples of the way new architecture has been introduced into surroundings or whole neighbourhoods belonging to another age; the cases cited may be considered satisfactory. We will now go on to discuss some of the principles which would appear to have guided these ventures and the conclusions to be drawn from them. It must be remembered that in the distant past any necessary additions to, or extensions of, architectural works, were invariably in the style of the time and in accordance with the prevailing fashion; we thus have Gothic churches with Renaissance chapels and baroque doorways in mediaeval facades. But we should realize that when these were built conservation was not the guiding principle, since there as yet existed no widely-accepted views on historical monuments. When, in the course of time, a number of principles governing the subject began to emerge, they were often inadequately expounded in the early stages of their adoption.

Most architectural work in the 19th century consisted in mere repetition or imitation of earlier forms, or in a loose piecing together of forms deriving from a number of different periods, and this meant that authenticity came to be less highly prized. Exaggeratedly “renovated” architectural works from the past stood side by side with buildings imitating their style, and a situation resulted in which only experts were able to tell the old from the new.

Hence it is obvious that a change had to come both in the general attitude towards architectural remains and in the lines along which the conservation specialist worked. It so happened that these changes coincided with more serious attempts to define a role for architecture more in keeping with the age. Monuments of historical interest had now begun to be regarded as testimonies to the age they had outlasted, and it was felt that the best way of bringing out this aspect consisted in locating completely new buildings in their vicinity. Indeed the value of an authentic work will increase if it contains no faked feature, replica or eclectic work of imagination and nothing is in any way out of keeping. Creating conditions under which a historical monument may survive for a long period of time generally involves finding a new and different use for the building or complex in question. The adaptation of an ancient building to suit its new purpose entails the introduction of present-day technical equipment, most of which will be decidedly modern in design and should not resemble the ancient fabric.

(*) Architect-conservator: Edmund Malachowicz, 1965.

(*) Architect-conservator: Halina Dziurlowa, 1966.

(*) Architect: Stefan Müller.

(*) Architects: Waclaw Furmanczyk, Renata Fyda-Karwowska, Witold Jarzynka, Janusz Karwowski, Leonard Kotowski, Władysław Michałowski, Henryk Okroj, Ryszard Wróblewski.